

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

QUE VOTRE RÈGNE ARRIVE

L'ETUDIANT

REVUE MENSUELLE

F. A. BAILLAIRGÉ, PIRE

PROPRIÉTAIRE ET RÉDACTEUR

SOMMAIRE

Varia

Avis
CorrespondanceF. A. B.
PANET

Collegiana

Nova
JoliettensiaF. A. B.,
F. A. B.

Histoire de la littérature latine

Horace : sa vie, ses œuvres

J. A. DENAULT

Grammaire

La ponctuation

BENJ. SULTE

Éducation

Ne tutoyez pas vos parents

MENTOR

Pages intimes

Extraits

AMICO DELLO STUDENTE

Cosmogonie

30 Système de la restauration — Réfutation

O. M. I.

Petite mathématique

Remarques sur la proposition 24^{ème} du 1^{er} livre d'Euclide

CHS. BAILLAIRGÉ

Poésie

A mon Irlande

EMILE PICHÉ

Département de l'écolier

Une lutte
Tournoi épique
Note critiqueP. H. LAVALLÉE
NI VU NI CONNU
F. A. B.

Ottawa

II. Places et édifices publics : Le parc Dufferin — La chapelle du collège— La basilique d'Ottawa.

S. DRAPEAU

Bibliographie

Le détroit et la baie d'Hudson

DARGIS

Lecture amusante

L'homme-montagne. Compte-rendu du commissaire.

SWIFT

AVIS

Les correspondants voudront bien prendre vacances jusqu'au 1er décembre prochain. Il nous faut écouler les correspondances reçues et remplir de plus en plus le programme annoncé.

A la fin de l'année nous donnerons des récompenses à ceux que d'ici là nous enverront de nouveaux abonnés au *Couvent*. Récompenses plus ou moins considérables suivant le nombre d'abonnés que l'on enverra.

Collegiana Nova.

L'académie Saint-Augustin, du collège de Lévis, a joué "La révolte d'Absalon." Il y a eu discours de bienvenue et lecture du rapport du secrétaire.

Au séminaire des Trois-Rivières, prêtres: J. Ferron, O. Ferron et A. Clément; sous-diacres et diacres: A. Dubois, L. Lafleche, L. Arcaud.

Au collège de Sainte-Anne, fête anniversaire de Mgr Poiré. Clergé nombreux.

Le mémoire de M. L. O. Tremblay, Ptre (directeur de l'école d'agriculture de Ste-Anne), aux membres de la commission agricole de la province de Québec résume admirablement les changements à apporter dans nos écoles d'agriculture pour en faire des institutions de première classe.— *Gazette des Campagnes*.

Le collège d'Ottawa s'est procuré un splendide coffre-fort, de la manufacture Goldie & Cie., de Galt, Ont. Puisse-t-il être toujours rempli!

On parle avantageusement de la dernière conférence de M. J. B. Cloutier à la réunion des instituteurs de Québec. Sujet: *la calligraphie*.

Le *Catholic Record* de Toronto, publiait ces jours derniers une esquisse biographique du Très-Révd Père Camille Lefebvre, fondateur et supérieur du collège St-Joseph de Memramcook. Due à une plume exercée, cette esquisse retrace de main de maître les différentes étapes de la carrière si noble du vénérable apôtre de l'éducation acadienne et les services inappréciables qu'il a rendus à l'Acadie et à l'Eglise. *Le Moniteur Acadien*.

Au collège Sainte-Marie, Montréal, à l'occasion de la fête du Révd P. Recteur et de la 5ème réunion des anciens élèves, on a joué *Athalie*. Il a fallu un travail immense et une patience d'ange pour en arriver à ce qu'on nous a fait voir et entendre. C'est le cas de dire: *labor improbus omnia vincit*. Des collégiens ne peuvent pas faire mieux.

Joliettensia

Visiteurs: M. Laferrière, vic. à St-Martin, M. le curé de St-Norbert, M. le curé de St-Alphonse.

Les élèves du collège feront bien d'acheter dès maintenant la brochure *Le droit et la baie d'Hudson*, parce que l'an prochain on prendra dans cette brochure plusieurs

des questions relatives au concours pour le prix Beaudry(1).

Le 22 mai, pique-nique des professeurs sur la belle propriété de M. Les Bazinet, député. Vue d'ensemble du pique-nique sur les 11 heures A. M.:

Le Révd F. Chapdelaine, assis sur le gazon, fume lentement sa pipe: il songe aux oiseaux qu'il doit empailler. M. F. X. Pelland, appuyé sur une forte branche, lit la chronique générale de l'*Etudiant*: il y prend beaucoup d'intérêt. M. Ernest Sylvestre fuit sauter les bouchons et verse de la bière d'épinette. Plus loin, on a mis sur le milieu d'un banc une large boîte, c'est une table à cartes. Il est entendu que les vainqueurs resteront assis sur le banc, les adversaires auront pour sièges: l'un, un chaudron renversé, recouvert d'une gazette; l'autre une boîte à fromage; Les Révds MM. P. Sylvestre, F. X. Lavallée, A. Corcoran, L. B. Dufort, sont à faire la partie de *whist*. Le Révd F. Archambault taquine le professeur d'éléments latins. M. A. Lippé tourne la crêpe, non sans quelque habileté. MM. I. Clairoux, J. Richard, Mich. Roberge, A. Chaussé, N. Ferland, hommes de bons services, vont à la cuisine et à la table du banquet champêtre, sous la haute direction de M. A. Lesieur. Le rédacteur de l'*Etudiant*, assis près d'un tronç d'arbre, prend quelques notes. M. H. Martel qui s'en aperçoit, s'écrie: Tiens, nous allons aller sur l'*Etudiant*. M. A. Laliberté ramasse du bois, à droite à gauche: homme de bonne volonté. Le Révd P. Charlebois voit à ce que tout se fasse avec ordre et qu'il y ait de la gaieté partout. Le R. P. Boucher, le Révd A. O. Houle, M. F. X. Chalifour et M. C. Houle sont allés faire une petite excursion sur la lisière de la forêt.

Le 1er juin, procession du Saint-Sacrement dans la vaste cour de récréation. La fanfare alterne avec le chant. Les miliciens du collège sous la conduite du cap. Gourde, font garde d'honneur.

On lit au réfectoire *Une fête de Noël* (sous Jacques Cartier), par Ernest Myrand.

L'hon. juge Baby, ancien élève, est nommé *avocat de S. Pierre*. Nos félicitations.

Le R. P. C. Beaudry obtient, du gouvernement de Québec, \$2,000, en faveur du cours commercial du collège Joliette.

Sortie, 21 juin.

CORRESPONDANCE

A MONSIEUR H. C.

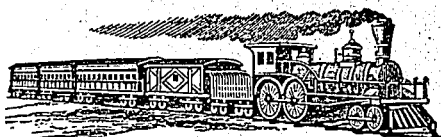
Monsieur,

Quelle mouche vous a donc piqué à mon égard? A propos de quoi cette mauveuse humeur (*Etudiant*, p.102)? Vous prétendez que mon problème (p. 91) souffre une infinité de solutions; laissez-moi vous dire qu'il ne souffre qu'une solution, ce que je me ferai un plaisir de démontrer.—Votre tout dévoué.—PANET.

LITERARY NOTE

Mr. C. Powell Karr a graduate of School of Mines, Columbia College, has in preparation a Manual of American Colleges, which proposes to give in classified from all the leading Colleges, Universities, Technical and Professional Schools their requirements for admission, courses of study, cost of tuition and living expenses, and, in a word, a systematic resumé of all the information needed by parents, guardians and students to enable them to decide intelligently what college or institution of learning it is best to attend. It is to be issued from the press of William T. Comstock, New York.

(1) Le prix Beaudry, valeur \$20.00, a été fondé par M. P. Beaudry, curé de Joliette, pour encourager l'étude de la géographie et de l'histoire du Canada, au Collège Joliette.



INTERCOLONIAL RAILWAY

1887 — SUMMER ARRANGEMENT — 1888

On and after Monday, November 28th, 1887, the trains of this railway will run daily (Sunday excepted) as follows :

TRAINS WILL LEAVE LEVIS

For Halifax and St John.....	8.00
For Rivière du Loup and Ste- [Flavie.....	11.15
For Rivière du Loup.....	17.55

TRAINS WILL ARRIVE AT LEVIS

From Rivière du Loup	5.30
From Rivière du Loup. and Ste-Flavie.....	13.45
From Halifax and St John...	17.55

The sleeping car leaving Pointe Levis on Tuesday, Thursday and Saturday runs through to Halifax, and the one leaving on Monday, Wednesday and Friday to St John.

All trains are run by Eastern Standard Time

Tickets may be obtained and also informations about freight and passenger rates from

T. LAVERDIERE,

49 Dalhousie St, Quebec.

D. POTTINGER,

Chief Superintendent.

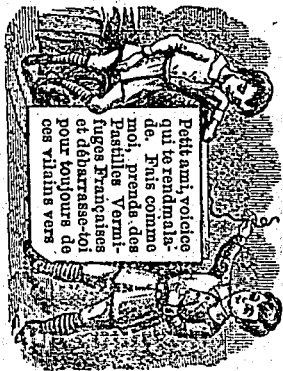
Railway offices.

Mincoton, N. B., Nov. 22th 1887.

PAS DE MERCURE !

PAS DE POISON !

PASTILLES VERMIFUGES FRANÇAISES
 VÉRITABLE SPÉCIFIQUE CONTRE LES VERS.



Petit ami, voici ce qui te rend malade. Fais comme moi, prends des Pastilles Vermifuges Françaises et débarrasse-toi pour toujours de ces vilains vers

EFFICACES.
SÛRES ET
VÉGÉTALES.

Préparées par
L. ROBINAULT
Pharmacien-Chimiste
JOLIETTE, P. Q.

PRIX : 25 cts.

PILULES ANTIBILIEUSES



DU DR NEY

Remède par excellence, contre les Affections bilieuses : *Torpeur du Foie, Excès de bile* et autres indispositions qui en découlent : *Constipation, Perte d'Appétit, Mauvaise de Tête, Etc., Etc.*

Ces Pilules, préparées selon la formule d'un praticien distingué ne contiennent ni mercure ni autres substances minérales qui puissent nuire à la santé des personnes qui en font usage. Elles sont PUREMENT VÉGÉTALES et composées d'extraits de plantes précieuses, éminemment propres à purifier le sang et à le débarrasser de toutes ses impuretés.

Les Pilules du Dr Ney n'exposent pas, comme beaucoup d'autres pilules composées de mercure, à la perte des dents, des cheveux, même des ongles, conséquences désastreuses de l'usage des mercuriaux. On peut les prescrire en toutes saisons et leur administration est plus facile.

La valeur incontestable de ces Pilules a attiré l'attention d'un grand nombre de médecins à les employer pour leurs patients ; et les demandes de plus en plus nombreuses qu'on nous adresse pour cet article démontrent que leur usage donne la plus entière satisfaction.

Nous citerons entre autres témoignages celui d'un médecin distingué.

Lavaltrie, 1er mai 1883

A MONSIEUR L. ROBITAILLE, Pharmacien.

Voilà plusieurs années que je fais usage de vos Pilules Antibiliées du Dr Ney et je me trouve très bien de leur emploi.

Je ne puis que faire l'éloge de leur composition que vous avez bien voulu me faire connaître. Ne contenant pas de mercure, elles peuvent être administrées sans danger dans toute sorte de cas où des pilules mercurielles seraient tout à fait nuisibles.

Non seulement je fais un usage considérable de ces Pilules pour mes patients, mais je les ai aussi employées en maintes circonstances pour moi-même et le résultat a été des plus satisfaisants.

C'est donc avec plaisir que j'en recommande l'usage aux personnes qui ont besoin d'un remède efficace, Doux, EFFECTIF, ET INOFFENSIF.

Dr. D. MARSOLAIN

Les Pilules Antibiliées sont en vente chez tous les pharmaciens et marchands en gros.

SEUL PROPRIÉTAIRE

LOUIS ROBITAILLE

Pharmacien-Chimiste

JOLIETTE, P. Q.

Expédié, franc de port sur réception de 25

QUE VOTRE RÈGNE ARRIVE

L'ETUDIANT

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre

PROPRIÉTAIRE ET RÉDACTEUR

ABONNEMENT : \$1.00 par année. (Pour la jeunesse, les instituteurs et les institutrices, \$0.50). les abonnements datent du 1er janvier. On est prié d'adresser toutes les communications concernant la rédaction et l'administration de *L'Étudiant* à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, au Collège Joliette, à Joliette, P. Q. Canada.

CONCOURS N° 2 DE L'ETUDIANT

Le prix de \$5.00 a été gagné par J. M. A. Denault, étudiant, Montréal. Nos félicitations. Voici ce travail.

HORACE

SA VIE ET SES ŒUVRES.

De savants critiques ont déjà émis sur le compte d'Horace de nombreuses opinions : ces divers jugements diffèrent peu, généralement, dans l'ensemble, et nous font connaître sous son vrai jour le grand lyrique latin.

Cependant, quelques-unes de ces opinions, prises à part, sont souvent controversées : c'est ainsi que les uns, enthousiasmés par le mérite d'Horace, ne veulent voir en lui que vertus et beautés, ce sont les optimistes ; les autres, sans lui contester un grand mérite comme auteur, le chargent de défauts et de vices, ce sont les pessimistes.

Sans vouloir nous poser ici comme arbitre de la question, nous ne croyons cependant pouvoir nous arrêter ni à l'un ni à l'autre de ces deux jugements qui nous paraissent exagérés, chacun dans son sens. Aussi nos faibles efforts vont-ils tendre à rétablir les faits dans leur exacte vérité par une courte biographie raisonnée d'Horace, et une appréciation impartiale de ses ouvrages.

*
* *

Horace (Quintus Horatius Flaccus) naquit le 8 décembre de l'an 65 avant J.-C. (de Rome 689) à Venouse-Venosa, ville située sur les confins de l'Apulie et de la Lucanie, ce qui fait que le poète se demande quelque part. " Suis-je de l'Apulie ou de la Lucanie ? Je ne le sais pas."

Sequitur hunc Lucanus an Appalus, anceps.

Fils d'un affranchi, son père exerçait les modestes fonctions de commis de recette aux ventes publiques. Horace dont l'âme est toujours noble et fière, n'a jamais rougi de son humble origine, lui que son talent et son mérite élevèrent plus tard, des derniers degrés de l'échelle sociale jusqu'aux plus hauts sommets de la fortune. Loin de là, le poète garde partout la mémoire du cœur, et il rappelle, d'une manière touchante, dans quelques-uns de ses plus beaux passages, le souvenir des soins généreux et éclairés dont ce tendre et dévoué père entourait son enfance. Ce père, en effet, ayant su apprécier la riche nature dont était doué son jeune fils, employa toute sa fortune à lui faire donner une excellente éducation. Après lui avoir fait fréquenter une école au-dessus de sa condition, il le conduisit à Rome à l'âge de douze ans, et il demeura avec lui, afin de lui faire continuer l'éducation distinguée qu'il voulait lui donner. À seize ans le jeune Horace prit la robe virile, et vers l'âge de vingt ans il se rendit à Athènes, la métropole des bonnes études, pour compléter là son instruction si brillamment commencée à Rome. Il dut à la générosité de son père ce privilège dont jouissaient

seuls les fils des premières familles romaines, d'aller étudier la belle littérature à sa source même la plus pure. Horace sut se montrer digne de cette distinction tant par l'ardeur avec laquelle il se livra à l'étude de la littérature grecque que par les succès rapides et brillants qui vinrent couronner son application. On dit qu'il composait déjà, à cette époque, des vers en langue grecque.

Cependant, à Rome, la République était très-agitée, César accusé de brigner le souverain pouvoir était tombé sous le poignard des conjurés, la guerre venait d'éclater entre les triumvirs et Brutus. Celui-ci en passant par Athènes entraîna sous ses drapeaux tous les jeunes Romains qui s'y trouvaient. C'était l'an 44 avant J.-C. Horace fut du nombre : lorsqu'on a vingt ans peut-on refuser de combattre pour la liberté ? Il embrassa chagement cette cause, et fit briller dans son nouvel état des qualités qui lui valurent de la part de Brutus le grade de tribun des soldats.

Cependant, après les deux grandes défaites de Philippe—vers la fin de l'an 42—après la mort de Brutus et de Cassius et la démoralisation complète de leur parti, le jeune tribun voyant cette cause perdue sans retour crut bon de suivre le conseil même de Brutus qui avait avisé ses amis "de pourvoir à leur sûreté et de ne pas se perdre inutilement en prolongeant une lutte devenue désormais impossible." On ne saurait donc donner raison à ces censeurs trop sévères qui ont accusé Horace "d'avoir trahi une cause sainte et d'avoir manqué de grandeur d'âme en ne s'ensevelissant pas sous les ruines de la liberté."— Il est vrai que le poète a bien écrit quelque part (Liv. II, Ode V, à Pompeius Varus) ces deux vers :

" Tecum Philippos et celerem fugam
" Sensi, relicta non bene parmula.

Mais il faut bien se garder de prendre ces mots à la lettre : ce ne peut-être qu'une allusion que fait le joyeux Horace à la fameuse déroute de Philippos ; il n'eut pas commis, sur ce ton, l'aveu d'une faute aussi grave que le serait celle d'une lâche désertion.

Confus de son essor belliqueux qui n'avait été qu'une chute, Horace revint à Rome, comme Simonide après le naufrage " omnia secum

portans." Son père était mort durant son absence, lui laissant son éducation pour tout héritage: Il fallut songer à vivre. Il se résigna à un emploi bien peu poétique, et encore dut-il l'acheter : il se fit écrivain public. La muse ne s'en éveilla pas moins en lui : sa pauvreté, comme il l'a si bien dit lui-même, lui servit d'inspiration :

Paupertas impulit audax
Ut versus facerem.....

L'éclat de son génie dissipa bientôt autour de son nom toute obscurité et fixa l'attention des hommes de lettres : Virgile et Varius devinrent ses amis. Présenté par eux à Mécène, trois ans après son retour à Rome, il avait capté la faveur de cet illustre protecteur des lettres, et de là celle d'Auguste. Le tribun de Brutus allait devenir le chantre de l'empire. Mais remarquons à la louange d'Horace que cette conversion ne fut pas brusque, sa grande âme s'en fut révoltée : il sut ménager la transition. Ce fut en 715 de Rome, trois ans après Philippos, qu'Horace fut présenté à Mécène par Virgile et Varius. 9 mois après, en 716, il est dans l'intimité du ministre ce qui le conduit bientôt à celle du souverain. En 717, il accompagne Mécène dans le voyage politique de Brindes, et dès lors jusqu'à leur mort, ils furent toujours les meilleurs amis, Horace a donc mis quatre ou cinq années à accomplir cette grave évolution politique. C'était garder, ce semble, assez de ménagement : c'était, dit un auteur, plus que bien d'autres à qui l'on n'a pas imaginé de le reprocher.

L'amitié de Mécène et d'Horace ne se démentit jamais. Ils ne se quittaient guère que lorsqu'Horace allait passer quelques mois à sa campagne d'Ustica dans la Sabine, dont Mécène lui avait fait présent. Horace traite partout Mécène avec les termes de la plus fraternelle amitié ; il avait écrit de cet illustre ami et bienfaiteur qu'une merveilleuse alliance unissait leurs astres, et que le jour qui lui enlèverait " cette moitié de son âme" amènerait une double mort. Cette prédiction du poète se trouva réalisée, car il mourut un mois à peine après son ami, le 27 novembre de l'an 8 av. J. C. (746 de Rome), à l'âge de cinquante-sept ans. L'empereur Auguste lui fit faire de magnifiques funérailles et placer son tombeau près du mausolée de Mécène.

Comme détails personnels, Horace nous apprend lui-même qu'il était, au physique, de petite taille, gros et replet, qu'il avait mal aux yeux et à l'estomac ; au moral, il parle de sa paresse et de son amour de la bonne chère ; on reconnaît l'épicurien. Sa fortune était médiocre, et il ne chercha pas à l'augmenter partant de ce principe qui lui avait fait chanter " *l'aurea mediocritas*." En politique il admit le principat d'Auguste, tout en conservant toujours, comme nous aurons occasion de l'expliquer, une certaine indépendance ; il parlait volontiers du vieux temps de Brutus. Incrédule en fait de religion, " *parus deorum cultor* ", comme il l'avoue lui-même, il ne voulut, cependant, jamais professer l'athéisme.

* *
*

On peut diviser en trois genres principaux les œuvres poétiques d'Horace : ses " *Satires* ", ses " *Poésies Lyriques* " et ses " *Épîtres* ", en suivant l'ordre chronologique de la composition. Nous avons, sous le premier titre, deux livres de satires écrites en vers hexamètres ; sous le second, d'abord quatre livres d'odes, un livre d'épodes, puis le chant séculaire (*Carmen seculare*) ; sous le troisième, deux livres d'épîtres, dont le second ne renferme que trois pièces : une Épître à Auguste, une Épître à Julius Florus et une Épître aux Pisons que Quintilien et d'autres s'accordent à décorer du nom pompeux d'*Art Poétique* d'Horace.

I. LES SATIRES.

Elles sont généralement considérées comme l'œuvre de jeunesse du poète, aussi n'y sentons-nous pas encore toute cette sûreté de jugement, toute cette aimable perfection où devait atteindre Horace, plus tard, dans ses épîtres. Mais on en admire à bon droit la verve et l'enjouement.

Le genre satirique était encore chez les Romains à l'état d'enfance lorsque parut Horace. Inventé par Lucilius, quelque soixante ans avant notre poète, il n'avait guère été cultivé que par son inventeur. S'il faut en croire Quintilien, ce genre appartient exclusivement à la littérature latine : *satira tota nostra*, dit-il.

Nonobstant cette opinion de Quintilien, nous croyons que l'iambe des Grecs, le mordant iambe d'Archiloque, dont Horace a dit :

Archilochum proprio rabies armavit iambo.

n'était pas d'autre nature que la satire latine, telle qu'inventée par Lucilius. Toujours est-il qu'Horace vint imprimer le cachet de la perfection à ce genre de poésie que la verve de son prédécesseur n'avait fait qu'ébaucher. Horace admirait dans l'œuvre de Lucilius la vigueur, le bon sens, les sentiments élevés, mais il y trouvait quelque chose d'inculte, de forme trop négligée, accusant un manque de délicatesse et de bon goût. Il s'appliqua à lui donner l'esprit attique et l'urbanité du siècle d'Auguste, et il atteignit pleinement son but.

La satire d'Horace n'a rien de rude et de mordant comme celle de Lucilius ; elle est aussi exempte de cette indignation virulente qui animait Juvénal lorsqu'il disait de ses propres satires : " *facit indignatio versum* ". La raillerie d'Horace est douce et spirituelle, il évite avec soin les extrêmes. On ne peut qu'admirer l'art délicat avec lequel il touche sans les irriter les plaies qu'il veut guérir. Il feint de prendre sur lui les vices qu'il veut combattre dans les autres, et s'adresse à lui-même des reproches qu'il ne mérite pas, mais qu'il veut adroitement insinuer dans les âmes. Avec son indulgence naturelle et sa souplesse de poète, Horace possédait encore une connaissance profonde du cœur humain.

Le défaut le plus marquant de la satire d'Horace, c'est qu'elle ne corrige pas assez, la morale du poète étant trop indulgente et trop relâchée ; mais, pour ses idées claires et nettes, pour le sens exquis de la plupart de ses maximes, on aime Horace déjà dans ses " *Satires* ".

II. POÉSIES LYRIQUES.

Odes—Épodes et Chant séculaire.

Entre la publication de la dernière satire d'Horace et l'apparition de ses premières épîtres, il s'écoula un espace de dix années, on place généralement durant cet intervalle la composition du plus grand nombre des odes et des épodes.

Le genre lyrique auquel appartiennent ces

compositions était encore presque inconnu à Rome, lorsqu'Horace l'aborda. Avant Horace, Catulle avait fait quelques essais dans ce genre, essais assez heureux mais qui n'eurent pas de suite : toute sa gloire est d'avoir, pour ainsi dire, tracé à Horace la voie que celui-ci devait suivre si magistralement. Fort de l'exemple de Catulle, Horace commença par délivrer la poésie latine de ses anciens mètres, les vers saturniens, graves et rudes, puis il la dota de formes plus simples, plus appropriées aux hardiesses, aux élans et aux caprices de l'ode. Cette création des mètres latins et l'emploi toujours heureux et original qu'il en fit, est une de ses plus belles gloires, celle dont il se montre à son droit fier et jaloux.

Les odes d'Horace peuvent se classer en trois genres principaux : odes personnelles inspirées par le plaisir, l'amour, la consolation, l'indignation, etc—odes philosophiques, littéraires ou morales—odes politiques et religieuses.

Parmi ces odes, on cite comme les plus belles, les odes III et XII du premier livre : la première, " Sic te diva potens ", adressée au vaisseau qui emporte Virgile à Athènes, la seconde, " O Navis ", est une allégorie qu'Horace adresse à la république. Les odes VII et X du second livre, I et III du troisième, III et VI du quatrième sont aussi plus particulièrement remarquables. L'ode X du second livre " Ille et nefasto ", est une invective contre un arbre qui a failli l'écraser dans sa chute : Horace s'empare d'indignation contre ce prétendu attentat. On trouve aussi, dans cette ode, à propos d'Alcée et de Sapho, un des plus beaux mouvements lyriques de leur émule latin. L'ode III du troisième livre, " Justum et tenacem ", est encore empreinte du plus pur lyrisme. Le but apparent du poète dans cette ode, est de détourner adroitement Auguste du projet de transférer à Troie le siège de l'empire Romain.

Horace a, de plus, de très belles pièces, au nombre de ses odes morales.

Le défaut des odes est, assez souvent, le manque d'originalité : Horace fait sans scrupule son profit des inspirations des lyriques grecs, Alcée et Sapho surtout, parfois Simonide. Il leur emprunte tantôt un vers, tantôt une strophe, tantôt une ode entière. Toutefois, lors même qu'il traduit ou imite ces dignes mo-

dèles, il sait rendre siens ces emprunts, par la façon de les présenter. Il rencontre, néanmoins, souvent, une véritable inspiration personnelle : c'est lorsqu'il parle de sa patrie, lorsqu'il chante Auguste, sa famille et ses hauts faits lorsqu'il s'indigne contre les vices du siècle. On trouve assez rarement, dans l'ode d'Horace, ce beau désordre propre au lyrisme, dont Boileau a dit " qu'il est un effet de l'art ". L'allure en est, en général, comparativement régulière et paisible : ce n'est guère que lorsqu'il traite un sujet tout romain qu'Horace s'élève véritablement à l'enthousiasme lyrique, comme nous venons de le dire.

C'est dans les pièces légères que brille surtout le talent d'Horace. Ce qui le distingue, c'est une imagination vive et puissante qui rappelle celle des Grecs, mais que tempère cependant la raison plus calme du génie romain. Finesse, élégance, audace sans désordre, enthousiasme sans exagération, telles sont les qualités d'Horace. On peut rencontrer chez Horace quelques images moins délicates, quelques expressions moins poétiques, mais sa langue est généralement pleine et solide, précise et fine. Disons encore que la philosophie d'Horace anime partout ses odes de détails frais et gracieux.

Il n'y a que peu de choses à dire des épodes qui ne sont après tout que les odes continuées sous une autre forme et avec une nuance satirique plus prononcée. Ces épodes sont au nombre de douze. Après s'être servi du vers hexamètre dans les *Satires*, des strophes Alcaïque et Saphique dans les *Odes*, Horace emploie ici le vers iambique.

Le chant séculaire (*Carmen seculare*) n'est lui-même aussi qu'une ode particulière composée par Horace pour être chantée aux jeux séculaires. C'est un hymne à Diane et à Apollon, que chantait un chœur composé, à égales parties, de jeunes gens et de jeunes filles. C'est une des meilleures inspirations d'Horace.

III. LES ÉPITRES.

Les épîtres sont la partie la plus personnelle, la poésie la plus intime de toutes les œuvres d'Horace. Ce n'est plus le poète lyrique, non plus que le satirique, c'est l'homme même

que l'on retrouve, et l'on se reconcilie avec lui, on l'aime. Après avoir été le chantre de l'empire, le causeur parfois sans gêne de son époque, Horace est redevenu lui-même. Parvenu à la maturité de l'âge, il doit apprendre à se connaître, et pour cela il veut se recueillir dans la solitude. Adieu les vers dit-il, adieu les vains amusements ! je ne veux désormais m'occuper qu'à la recherche du beau et du vrai.

C'est comme nous l'avons remarqué plus haut, après la publication de ses quatre livres d'odes qu'Horace entreprit d'élever l'épître à la hauteur d'un genre poétique. Son génie y réussit : il a fait des épîtres, par la beauté et l'ingénieuse rareté de la forme, la richesse et la profondeur des idées, un de ces livres qu'on savoure toujours avec un nouveau plaisir.

Les *Épîtres* sont au nombre de vingt-trois : vingt dans le premier livre, trois seulement, mais beaucoup plus étendues, dans le second.

Les vingt pièces du premier livre n'offrent rien de bien particulièrement remarquable. Elles roulent sur les sujets les plus variés : Horace y fait de la philosophie, de la critique littéraire ; il y a même de simples lettres de recommandation, d'amitié et de politesse, Néanmoins toutes ces épîtres plaisent tant par la beauté et la solidité du fond que par l'agrément de la forme.

On trouve dans le livre second des épîtres toutes les idées d'Horace, sur la théorie, la pratique et l'histoire de la poésie.

Dans la première de ces trois épîtres, Horace répond à l'amical reproche que lui faisait Auguste d'adresser des poésies plus souvent à Mécène qu'à lui-même. "Quand tu soutiens seul, écrit-il, tout le poids du fardeau de l'empire, quand tes armes assurent la tranquillité de l'Italie, que tu rends aux mœurs leur pureté, aux lois leur sévérité, ce serait, César, me rendre coupable envers la patrie que de te dérober par un long discours un temps si précieux ?" Continuant de là l'énumération des bienfaits d'Auguste, il vante surtout ce qu'il a fait pour la littérature, et il s'applique à combattre le préjugé qui tendait à dire que la poésie nouvelle n'égalerait jamais celle des anciens. A ce propos, il fait la guerre aux vieux poètes, Hævius, Ennius, Recius, Pacuvius, Plaute et fait ressortir tous leurs défauts. Il termine

par une louange à Auguste ; c'est une de ces bonnes pièces.

La seconde épître de ce livre, est comme l'exposition de la théorie poétique d'Horace. Le poète y explique à son jeune ami, Julius Florus les raisons qui l'ont porté à se vouer tout entier à l'étude de la philosophie morale, et l'ont détourné de la poésie proprement dite. Cette pièce est digne de faire partie de la trilogie choisie des épîtres d'Horace.

Nous voici arrivés à la troisième épître du second livre, une épître aux Pisons, plus connu sous le nom "d'*Ars Poetica*."

Horace n'avait nullement songé à donner ce titre à son œuvre ; il voulait simplement écrire une épître aux Pisons, pour leur tracer les règles de la poésie en général et du drame en particulier. Aussi cela est-il bien moins écrit sur le ton d'une poétique, c'est-à-dire d'un traité embrassant tous les points essentiels de la théorie et de la pratique de la poésie, que sur celui de la franche conversation d'un homme d'esprit développant sur cet art infini de sa nature, les vérités qu'il juge les plus utiles à ses auditeurs. C'est à ce point de vue qu'il faut se placer pour apprécier à sa juste valeur cette pièce dans laquelle Horace expose des aperçus profonds et abondants, des principes et des règles justes, pour la composition littéraire.

Dans cette épître, Horace s'efforce encore de combattre la manie du temps qui était de faire des tragédies : il met en garde les jeunes Pisons contre cet emportement. C'est un morceau plein de verve et d'éclat, les préceptes y sont excellents et présentés avec cet art d'éveiller un sentiment en même temps que l'on donne un conseil et d'aimer par la sensibilité de l'âme la sécheresse didactique.

Voici une courte analyse de cette dernière épître d'Horace :

La poésie en général, composition de l'épopée et de la tragédie, formation du poète, tels sont les trois principaux points qui y sont traités. Quant au premier de ces points : Horace donne des préceptes sur le sujet, sur l'élocution et sur les caractères. Que le sujet soit un et non un assemblage de parties incohérentes ; qu'il soit proportionné aux forces du poète. Dans l'élocution, il y a les mots et les mètres : les uns peuvent être quelquefois créés ou re-

nouvelés, les autres doivent être appropriés au sujet. Pour les caractères, qu'ils soient bien tracés selon leur nature; qu'Achille soit ardent et impétueux, Médée fière et cruelle. Dans l'épopée, il recommande d'imiter Homère dont le début est simple et la marche lumineuse; quant à la tragédie, observez surtout, dit-il, les mœurs si variables suivant les âges et les conditions. Puis il indique le rôle du chœur, la nature et les qualités du drame satirique, et il fait enfin l'histoire de la tragédie et de la comédie. Sur la formation du poète Horace s'étend longuement. Il y développe les idées suivantes: le fondement de toute œuvre sérieuse c'est la raison éclairée par la philosophie; la poésie ne souffre pas la médiocrité; il est absolument nécessaire d'avoir un critique sévère, etc. Telle est "l'Épître aux Pisons."

Signalons pour finir cette esquisse une erreur qu'Horace a commise dans cette pièce, et que Boileau accrédite en la copiant: l'un et l'autre font remonter au tombeau de Thespis l'origine de la tragédie, tandis qu'elle est née, comme chacun le sait, du dithyrambe chanté par les Grecs autour de l'autel de Bacchus, aux fêtes de ce dieu.

Malgré quelques duretés de style et de nombreuses licences, la versification d'Horace, ici comme partout, est admirable.

Quelques auteurs prétendent que les *Épîtres* ne sont que les *Satires* sous une autre forme et que les unes et les autres étaient d'abord désignées sous le titre commun de *Sermons*. On n'a aucune raison de contrecarrer cette opinion.

Dans les satires, en effet, Horace raille le vice; dans les épîtres, il enseigne la vertu: c'est la leçon après la censure.

J. M. A. DENAULT.

PONCTUATION

(Pour l'Étudiant.)

Les hommes ont parlé avant que d'écrire. Lorsqu'ils ont voulu conserver leurs paroles, ils se sont mis à fixer des signes sur une surface quelconque— c'est l'écriture; c'est le plus grand labeur de la cervelle humaine.

Un orateur utilise les gestes des bras, de la tête, du corps en général, et il y ajoute les inflexions de la voix, de manière à faire ressortir et nuancer, pour ainsi dire, les mouvements de son esprit. Il a mille avantages que n'a pas l'écrivain.

Les mots tracés sur le papier ne peuvent parler qu'à l'intelligence, tandis que l'orateur s'adresse à la fois aux oreilles, aux yeux et à l'esprit. De là cette différence: les orateurs sont insupportables à la lecture, et les écrivains perdent à être lus tout haut. Il faut dire aussi que l'art d'écrire est bien autrement difficile à apprendre que l'art de parler.

Un écrivain parfait— s'il y en a — attache une extrême importance à la ponctuation, parce qu'il lui reconnaît le même rôle que celui des mots.

Ces petits signes remplacent les gestes de l'orateur et servent à imiter la voix. Le lecteur est comme trompé par l'habile disposition des caractères, et il saisit mieux le sens de la phrase.

Si vous étudiez attentivement la ponctuation, vous verrez que vous êtes faible en grammaire, surtout en syntaxe. Pour arriver à ponctuer correctement, il est nécessaire de raisonner la phrase placée sous la plume et de la faire accorder avec les autres— ce qui n'est pas un jeu d'enfant! Mais aussi, quand vous parvenez à l'ajustement requis, soyez certain que le lecteur aimera votre travail; il ira plus loin; il croira que vous l'avez composé sans peine.

J'engage les jeunes gens à surveiller leur système de ponctuation; ils s'apercevront bientôt de ce qui leur manque. Parmi les débutants de ces dernières années, je n'en vois aucun qui semble se douter de la valeur de cette étude. J'en conclus que nul d'entre eux ne parviendra à savoir écrire convenablement.

BENJAMIN SULTE.

NE TUTOYEZ PAS VOS PARENTS

(Pour l'Étudiant.)

René tutoie son père et sa mère. Oscar qui supporte difficilement cette habitude de son ami René travaille à l'en corriger.

I

Le dictionnaire et le tutoiement—L'anglais, l'italien, l'allemand et le tutoiement—objection et réponse.

Oscar— René, tu connais, n'est-ce pas, le dictionnaire de l'Académie ?

René.— Mais certainement... je n'en connais pas d'autre.

Oscar— Eh bien ! prends-en une connaissance plus complète encore ; vois ce qu'il dit aux mots *tu, toi, te*.

René.— Ecoute, je lis : " on ne se sert ordinairement de ces pronoms ainsi que de l'adjectif possessif *ton* et du relatif *le tien* que quand on parle à des personnes fort inférieures ou avec qui on est en très grande familiarité."

Oscar— Voyons, mon cher, est-ce assez clair ? Serait-ce parce que ton père et ta mère seraient à tes yeux des personnes *fort inférieures* que tu les tutoies habituellement ? Et puis sache une chose, c'est que cette nuance n'est pas exclusivement propre à notre langue. Ainsi l'Italien ne se contente pas de cette nuance dont je parle et qu'il possède comme nous, il en a une plus révérencieuse encore dans l'emploi de la troisième personne du singulier. Il en est de même pour l'Espagnol. L'Allemand se sert de la troisième personne du pluriel. A son tour, l'Anglais ne tutoie que dans le paroxysme de la colère ou de l'indignation.

René.— Fort bien ; mais toujours est-il que toutes ces nuances n'ont rien à faire avec les sentiments ; c'est là une affaire de pure convention.

Oscar— Je pourrais te répondre aussi, mon cher, qu'il est de pure convention pour les hommes de se présenter le chapeau à la main, et faire ainsi table rase des règles les plus élémentaires de la politesse... D'ailleurs je dois te dire,

que la question me paraît à moi d'un ordre plus élevé. Bien téméraire serait celui qui oserait porter la main sur cette arche sainte du langage et qui mépriseraient ses formes respectées par tant de siècles écoulés depuis son origine.

Mais ces nuances dont je parle ici ne sont pas seulement dignes de tous nos respects, elles sont aussi pleines de charmes.

René.— Hélas ! que n'ai-je le sens de l'ouïe aussi développé que toi, pour être à même de saisir ces nuances délicates qui te charment tant !

Oscar— Comment, pauvre René, formerais-tu par hasard une catégorie à part ? Serais-tu le seul qui n'aurais pas éprouvé ce que tant d'autres ont ressenti si vivement, il n'y a pas déjà longtemps, dans une circonstance des plus mémorables pour notre " Alma mater " ? N'as-tu pas constaté par toi-même les douceurs attachées à cet éternel tutoiement, de deux camarades d'études, se retrouvant, après de longues années, jetés dans les positions sociales les plus différentes et souvent les plus inégales, toujours égaux par l'inaltérable souvenir de leur ancienne amitié de collègue ? N'as-tu pas maintes fois admiré la dignité que donne au plus pauvre artisan, cette formule respectueuse du *vous* dont se sert le patron en lui adressant la parole ? Enfin, dis-moi franchement, n'as-tu jamais compris le mélange admirable de respect et de tendresse avec lequel un enfant bien né sait dire à sa bonne mère : je vous aime ?

René.— Bien entendu, mon cher, tu viens de me rappeler des souvenirs qui sont restés vivaces dans mon esprit et dans mon cœur, quoique je ne m'en sois pas toujours bien rendu compte. Mais, à propos, comment se fait-il donc que l'usage de tutoyer les parents ait pénétré dans un bon nombre de familles des plus respectables sous tout rapport ?

MENTOR.

PAGES INTIMES (1)

24 fév. 1882— J'ai acheté pour mon père, de Québec, (2) et d'un Sauteux géant, un grand calumet d'environ trente pouces de longueur et la tête en forme de locomotive. (3) — Ils étaient trois frères ensemble, trois jeunes hommes, qui paraissaient, intelligents et bons, mais qui étaient extrêmement maigres. (4) Cependant, quel malheur ! hélas ! ils ont déclaré n'être pas catholiques. En sorte que, très probablement, ils sont païens. J'aurais pourtant voulu leur donner des médailles miraculeuses, afin de les mettre sous la protection de la Très-Sainte Vierge.

Pendant que je parlais à ces trois Sauteux, près du collège, il est passé quatre femmes sauvages grandes aussi. Elles paraissaient vigoureuses et fortes. Deux d'entre elles portaient de gros paquets sur le dos.

Toutes quatre étaient vêtues de rouge quoique très brunes.

Que n'ai-je pu leur donner des médailles aussi à elles ?

13 mars 1882— Le R. Père D....., O. M. I. a diné avec nous. Il exerce son zèle sur les bords de la rivière (5) Winnipeg, au milieu des Sauteux et des Métis. Il est venu partie en traîne à chiens, et partie je ne sais comment.

Du fort Alexandre, où il habite, il s'est rendu à Selkirk (6) avec quatre chiens. En un seul jour il a fait quarante milles, son guide, qui était un sauvage, suivant par derrière.

Voilà un épisode de la vie des missionnaires.

Le R. Père M....., O. M. I. (7) est parti l'autre jour de St. B.... pour le fort Alexandre aussi en traîne à trois chiens. C'est un équipage burlesque et ennuyeux. Rien de plus pénible, aussi paraît-il, que d'échapper ses chiens. Il faut alors bien tranquillement suivre leurs traces ; car les

(1) Extrait de mon journal.

(2) C'est ainsi qu'à M... l'on parle de la province de Québec.

(3) A cette époque les chars étaient une nouveauté pour les sauvages.

(4) La misère de l'hiver les avait amaigris ; car je les avais rencontrés l'automne précédent, et ils avaient assez d'embonpoint.

(5) Près du lac du même nom.

(6) Nom d'un ancien gouverneur des territoires du Nord-Ouest possédés alors par l'Hon. Compagnie de la Baie d'Hudson.

(7) Décédé depuis, je crois.

chiens, allant d'abord lentement, prennent l'épouvante aussitôt que leur maître fait des efforts pour rejoindre l'équipage.

Bénissez ces missionnaires, ô mon Dieu !
29 mars 1882 — Oui ! mars est furieux ! il ne se sent plus de rage ! Depuis le 20 environ nous n'avons que tempête sur tempête. Je devrais écrire depuis le 15. Il neige... il vente.....la tempête mugit..... Grâce à Dieu ! nous sommes entourés d'un petit bois fort officieux, qui nous protège admirablement contre les furies de notre glacial climat.

Aujourd'hui le vent souffle du nord ; il est glacé. La neige est en mouvement : c'est encore un temps horrible ! "Benedicite, glacies et nives, Domino." (Cant.)

4 Avril 1882— L'écrirai-je ? il fait froid ! on gèle ! je suis sorti ce matin, et je me suis presque gelé les oreilles et le nez... O printemps ! reviendras-tu ! O Capricorne ! laisse donc revenir Phœbus !

15 avril 1882 — (1) Que l'humanité déchue est laide à voir !

A quatre heures, p. m., nous sommes allés, M. M... et moi, à la promenade sur l'avenue P... puis nous avons remonté l'avenue M... jusqu'au petit bois, près duquel longe le chemin des sauvages. Il y en avait sept, dont six, au moins étaient ivres, presque ivres morts. Que c'est hideux ! qu'il est pénible et humiliant de voir l'homme descendu si bas !!! Parmi ces sept, il y avait cinq hommes et deux femmes, dont l'une tombait et retombait, ainsi que l'un des hommes.

Pauvres femmes sauvages !!! Ayez compassion d'elles, ô Marie Immaculée ! (2) Elles sont placées, ainsi que leurs maris, presque au rang de la brute. Si, encore, dans leur être, ne se trouvait l'image du bon Dieu !!! Mais, dans un Sauteux idolâtre et intempérant, que cette image est défigurée !!!

Je comprends maintenant combien sont méritoires les longs labeurs des missionnaires—auprès—de ces tribus dégradées. "Quam speciosi pedes evangelizantium bonum, evangelizantium pacem !"

AMICO DELLO STUDENTE.

(1) Je demande pardon au lecteur de peindre une scène aussi humiliante pour l'homme.

(2) La plupart des sauvages qui hivernaient autour de St-B... en 1882 étaient encore idolâtres.

Essai de conciliation entre la Bible et la Science.

(Pour l'Étudiant)

ARTICLE PREMIER

COSMOGONIE MOSAÏQUE & SCIENTIFIQUE

II

Exposé et appréciations des différents systèmes d'interprétation.

30 SYSTÈME DE LA RESTAURATION

Saluons le premier essai de conciliation entre la Géologie et la Bible! Ce système veut qu'entre le 1er verset de la Genèse, énonçant la création de la matière universelle, et le 11e décrivant l'état chaotique de la terre, il y a solution de continuité. Une vaste échancreuse sépare ces deux phases : de longs siècles d'une durée indéfinie se sont écoulés, d'ininterminables périodes ont passé, témoins inconnus des transformations multiples de la matière primordiale, et des apparitions des premiers êtres vivants. Avant notre monde actuel, plusieurs autres l'ont précédé. Puis de violents cataclysmes, venant rompre le développement régulier de la création, bouleversaient tout, faisaient une vaste hécatombe de ces premiers représentants de la vie et les ensevelissaient à de grandes profondeurs. Le 2e verset représente la terre, telle qu'elle se trouva après le dernier cataclysme : un bouleversement, peut-être plus violent que les autres. La laissa dans le tohu-bohu, véritable chaos. Tous les débris, exhumés par la Géologie, se rapportent à ces périodes primitives, dont Moïse n'a rien dit, parce que son but était seulement de raconter l'histoire du monde actuel et de l'humanité. — Alors Dieu aurait restauré ces ruines lamentables et restitué à la terre l'ordre et la vie, et cela en 6 jours de 24 hs. Il suit de là que la création rapide, narrée par Moïse, n'a rien à faire avec les créations, prodigieusement lentes devinées par la Géologie : dès lors les deux Livres, parlant d'autres choses, ne sauraient entrer en conflit!

Tel est le système auquel se rallient Jacob Boehm, Schlegel, Hamberger, Schubert, Baumgarten, Delitzsch, Léopold Schmid, Michelis, Westermayer, etc.

Cette théorie fut proposée explicitement au siècle dernier, par Ch. Bonnet et Gervais de Laprise. Ce dernier avança même cette extravagance : que les anges auraient peut-être été les premiers habitants du globe. Et un autre philosophe contemporain, Bailli d'Engel [1767] n'eût-il pas l'idée bizarre de soutenir que les ossements de géants découverts en divers endroits et à de grandes profondeurs, seraient tous des restes et des reliques des anges !... Que Cicéron avait bien raison de s'écrier : Philosophi, credula gens ! Cette même théorie a été développée, plus sérieusement, par Shara de Thurner, par

l'auteur des Soirées de Monthléry, par le célèbre professeur Buckland ; enfin elle a été adoptée par le Card. Wiseman.

Cette interprétation est donc probable. Elle a cet avantage sérieux, qu'elle permet d'adopter toutes les découvertes actuelles et futures de la Géologie, et en même temps qu'elle prend le texte mosaïque dans sa portée littéraire.

Pourtant, elle ne nous plaît point, pour plusieurs raisons :

I. La principale, c'est que le texte ne supporte pas une semblable interprétation. Évidemment entre les deux premiers versets, il n'y a pas cet immense hiatus. Ce sont deux propositions suivies d'un même récit. La première énonce la création de la matière première ; la seconde, l'état dans lequel se trouva dès le principe cette matière primordiale, et non celui auquel elle serait parvenue plus tard, et après de longues vicissitudes. Ainsi, si nous lisions quelque part : « Raphaël esquissa la Transfiguration ; mais, ce n'était qu'une peinture assez informe, sans coloris, sans correction de dessin, » nous n'entendrions pas que c'était l'état où fut réduite cette peinture beaucoup plus tard, par des accidents dus aux manipulations ou à la négligence ; mais bien celui où elle était au sortir des mains de Raphaël, en d'autres termes, que c'était une première ébauche. Ainsi, Moïse nous dit au 2e v., que la terre n'eut pas, dès le premier jet de la création, toute la beauté et la forme que nous admirons ; mais qu'elle, ou plutôt la nébuleuse primitive, dont elle est une minime fraction, sortit des mains de l'Artiste Suprême à l'état d'ébauche. Une lecture attentive et sans opinion préconçue, ne pourra faire soupçonner l'immense échancreuse dont on parle. Pour la voir dans le texte sacré, il faut toute la puissance d'une théorie préétablie.

II. De plus, dans l'hypothèse que nous combattons, la création présente, notre univers matériel, n'aurait rien de commun avec ces créations primitives, et n'en serait pas le développement régulier. La chaîne des êtres aurait été brusquement rompue, et ces vénérables fossiles, ressuscités après tant de siècles, ne seraient plus nos aînés, mais simplement nos prédécesseurs. Or cet énoncé seul nous répugne. Il est vrai que nos désirs ne peuvent faire que ce qui nous plaît soit vrai ; néanmoins, il y a des convenances de raison qui ont bien leur valeur ! — En outre, la Géologie a trouvé, c'est vrai, des êtres bien différents de ceux qui nous entourent, des monstres sans nom ; mais pourtant rien ne sort des grandes frontières des quatre règnes de la nature ; et ces créations primordiales sont avec la nôtre dans la proportion de l'imparfait au parfait, du simple au composé. Au lieu donc de voir dans la création présente un fait sans précédent, violemment isolé de ses précurseurs, il nous semble plus juste d'y voir le dernier terme d'une as-

cension croissante, où les forces naturelles sous l'impulsion des lois providentielles, ont conduit la matière créée par Dieu. L'hypothèse des créations successives, soutenue par d'habiles exégètes, nous paraît donc inadmissible, d'autant qu'elle suppose un fait, maintenant démontré faux en grande partie : à savoir l'existence de grandes catastrophes, venant à intervalles quasi réguliers, briser violemment la succession des êtres.

III. Disons enfin, que dans cette hypothèse, nous ne voyons plus cette unité de conduite, si chère à la douce et sage Providence, unité à laquelle nous a habitués la contemplation des voies de Dieu. Comment ! Dieu aurait refait et restauré en 6 jours, ce monde qu'il avait laissé se développer lentement et régulièrement, pendant un long laps de siècles, avec les forces de la nature ? Pourquoi cette hâte intempestive ? Pourquoi ce changement de conduite ? Cela ne mènerait-il pas à soupçonner que, peut-être, une force étrangère ou hostile, aurait à l'insu de Dieu et malgré lui, dérangé son plan et contrecarré son œuvre ? Des lors, nous nageons en pleine eau protestante, et nous voyons venir les exégètes fantaisistes des théologiens de la Réforme. — Et puis, il est bon de le dire, cette interprétation laisse dans toute leur force les arguments rationnels contre les jours de 24 heures !

Un Oblat de M. I.

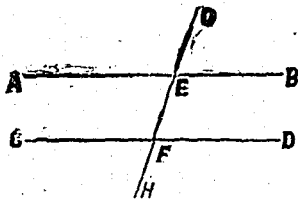
S. T. D.

PETITE MATHÉMATIQUE

(Pour l'Étudiant.)

REMARQUES SUR LE 1^{er} LIVRE D'EUCLIDE

Proposition XXVII. *Si une ligne droite G H tombant sur deux autres lignes droites AB, CD, fait les angles alternes AEF, EFD égaux l'un à l'autre, ces deux lignes AB, CD sont parallèles.*



Il n'est aucunement besoin, pour rendre évidente la vérité de cette proposition de recourir à une réduction à l'absurde comme le fait Euclide. C'est à peine même

s'il faut le moindre argument ; car l'angle AEF est égal à son opposé au sommet BEC et si GEB est égal à EFD, comme, d'après l'énoncé, il l'est, l'inclinaison de DF sur GH est égale à celle de BE sur GH et pour que cette inclinaison soit la même il faut nécessairement que DF, BE ou AB, CD soient parallèles, vérité qui s'appuie directement sur la définition même qui dit que l'on appelle angles correspondants ceux qui comme BEG, DFG sont tournés du même côté de l'espace et formés par deux lignes parallèles intersectées par une troisième ligne, et du corollaire de cette définition qui veut que les lignes étant parallèles, leur inclinaison est la même et que les angles correspondants sont donc égaux. Et toute cette argumentation se fait en quelques instants dans l'esprit avec l'aide de la figure que l'on a devant les yeux, ou même sans figure autre que celle que l'on peut se faire par l'imagination, aidé des seules définitions de la nomenclature des lignes et des angles dont il s'agit.

D'ailleurs qu'on s'en rapporte encore aux simples axiomes ayant trait aux quantités égales et de suite l'on voit, deux choses égales à une troisième étant égales entre elles, que les angles AEF, EFD étant tous deux égaux à un troisième angle BEC, sont égaux entre eux, donc etc.

CHS BAILLAIRGÉ.

Québec.

A MON IRLANDE (1)

O ma pauvre Irlande adorée
 Sous ton beau ciel je vis pour toi,
 Trop belle et trop faible contrée
 Je veux ton amour et ta foi.
 A tes pieds, ô mon Hibernie,
 Je viens mériter ton amour ;
 O donne-moi ta main bénie
 Car je lutterai nuit et jour.

Tes enfants, couverts de blessures,
 Luttent jusqu'au dernier soupir,
 Et jonchant tes plaines si pures
 Savent bien t'aimer et mourir.

(1) Cette poésie a paru pour la première fois dans *The Nation* de Dublin, en avril dernier.

O laisse-moi, ma chère Reine,
 Me joindre à leurs rangs décimés,
 A la gloire comme à la peine
 Nous sommes tes fils bien-aimés.

O mon Irlande, ô ma très chère !
 Je baise tes pieds enchainés,
 Je t'aime libre ou prisonnière ;
 Tes efforts seront couronnés :
 Sur l'arène encore fumante
 Ton sang fait naître des vengeurs,
 Chevaliers que rien n'épouvante,
 Héros créés par tes douleurs !

Mavourneen ! malgré la tempête,
 Même s'il te fallait mourir
 Tu n'inclineras pas la tête
 Devant César pour son plaisir.
Erin Aroon ! plein d'espérance
 Je crois ton bras encore fort,
 Pour relever ta puissance
 Je lutterai jusqu'à la mort.

EMILE PICHÉ.

Lurgan, Irlande.

Département de l'Ecolier

UNE LUTTE

Sur les bords de ce fleuve si terrible dans ses caprices qui s'appelle la Loire, à l'extrémité du département qui porte ce nom, dans une vaste plaine boisée de peupliers, on aperçoit un groupe de maisons jolies et propres se dessinant gaîement autour de leur clocher ; c'est là que se trouve le petit village de X.

Depuis longtemps le curé G. y exerçait son ministère avec un saint zèle. Il partageait son temps entre la prière et le soulagement des malheureux ; consolant les uns, aidant les autres ; aussi était-il aimé et chéri de son petit hameau. Tous ses paroissiens l'avaient en grande estime, et si la vertu ne paraissait pas être l'apanage de la totalité des habitants, le digne pasteur du moins ne comptait que des amis. Cependant un seul, je ne sais pourquoi, se montrait son ennemi déclaré. Cette aversion causait une douleur cruelle au bon prêtre quand il songeait que, malgré ses témoignages d'amitié un de ses paroissiens le haïssait. Il fit pour se rapprocher de cet homme des avances pleines d'affection, mais ce fut inutile. Un cœur ulcéré par le ressentiment est bien difficile à guérir et la haine est si aveugle ! Rien ne semblait désormais ramener ce cœur à de meilleurs sentiments.

Mais la Providence voulait ménager au curé une occasion de donner à son ennemi une preuve de sa générosité ; générosité qui ne se trouve guère que dans le cœur du prêtre.

On se rappelle sans doute la terrible année de 1846, célèbre par son inondation sur presque tout le cours du fleuve la Loire. Quelques heures même avant la catastrophe dont nous allons parler tout paraissait en parfaite sécurité. Le fleuve ne pouvait être plus calme. Nombre de bateaux glissaient paisiblement sur sa surface unie comme une glace. Mais bientôt le ciel se couvrit de nuages sombres s'amoncelant les uns sur les autres ; la rivière commença à se rider comme sous le souffle d'une brise légère, enfin aux rides succédèrent les houles et les vagues dans toutes les convulsions de la tempête.

Le ciel qui jusque là avait préparé sa colère, commença à gronder avec les sourds roulements de la nue ; la pluie tombait avec violence et bientôt le fleuve sous l'impulsion de l'orage et de l'ouragan, franchit ses limites et se répandit sur les rives comme un torrent. Les habitants, saisis de frayeur, quittaient leurs demeures et se refugiaient sur les lieux élevés. Dans certains bourgs l'inondation fut très-subite. Quelques personnes en se sauvant furent cernées par les eaux et trouvèrent la mort où elles espéraient trouver le salut ; d'autres ne se sauvèrent qu'en passant sur les toits. Les personnes ne pouvaient descendre dans les barques venues pour les secourir, que par les fenêtres ; et souvent on désertait son logis pour ne le plus revoir. Il en fut ainsi en maints endroits, notamment dans le petit village où nous a conduits notre récit. La plaine, pendant la journée avait été couverte par les eaux et présentait l'aspect d'un grand lac ; le soir, après avoir franchi un canal parallèle au fleuve elles inondèrent tout le village, couvrant la côte de leurs vagues écumantes. Sur ces entrefaites la nuit vint, sombre et terrible à tous les habitants groupés sur l'esplanade de l'église. On les voyait silencieux et inquiets, prêtant une oreille attentive à toutes les clameurs qui leur arrivaient. Tantôt c'était le cri d'une personne menacée de périr, tantôt la voix de la tempête toujours grossissant soit sur un point, soit sur un autre. On regardait avec stupeur cette liquide atmosphère qui se déroulait aux yeux comme un vaste Océan ; on essayait de sonder l'obscurité pour découvrir certains foyers abandonnés, voire même emportés par le flot mugissant. De temps en temps on entendait le son de la cloche invitant à la prière. Le curé se montrait partout grave et compatissant, il consolait les uns, encourageait les autres, s'informant toujours s'il n'y avait pas de fidèles menacés.

Comme la nuit était complètement tombée, au moment le plus difficile, on apprend qu'une famille est encore dans sa maison. C'est un tel avec sa femme et ses enfants, sans un prompt secours ils sont tous perdus. Le curé à ces paroles est comme frappé au cœur, car il a entendu prononcer le nom de son ennemi. Dans toute cette foule pas un seul ne se présente pour faire une tentative de sauvetage. Chacun excite son voisin à tenter l'aventure, mais personne ne bouge. Le curé réclamant le silence demanda s'il n'y avait pas dans tout le village deux jeunes hommes forts et courageux, pour tenir le gouvernail et manier l'aviron. A peine avait-il formulé cette demande que trois jeunes garçons robustes se présentent et mettent chapeau bas. Leurs femmes et leurs sœurs veulent les en empêcher; "priez pour nous", telle fut leur réponse; d'ailleurs le bon prêtre d'un regard leur a dit de ne rien craindre. On met à l'épreuve la solidité des rames, on visite la barque; le curé y monte le premier, suivi de ceux que son courage a décidés et les voilà partis, sur les grandes lames, accompagnés des prières de toute la foule. Il y avait plus de deux kilomètres à parcourir. Le prêtre alluma une lanterne dont il s'était muni pour éviter autant que possible les obstacles. Ici c'était un pieu que la vague traîtresse recouvrait, ou un arbre déraciné qui pouvait à chaque instant faire chavirer l'embarcation. Et la barque allait toujours car le dévouement de ces hommes qui s'exposaient pour sauver un ennemi était soutenu par une fermeté, un sang-froid admirable. Enfin, après avoir marché près d'une heure, on aperçut la silhouette d'une maison qui craquait sous l'impulsion de l'ouragan. Au deuxième étage une lumière vacillante éclairait une pièce dans laquelle une famille en pleurs était plongée dans le désespoir. Avec une grande prudence la barque vint enfin prêter son flanc parallèlement au mur à trois pieds au-dessous de la fenêtre.

— Venez vite mes enfants dit le prêtre; voici une barque, ne tardez pas.

Aussitôt la croisée s'ouvre et neuf personnes, sur dix qui composaient la famille, descendirent le plus promptement possible. Le chien ne fut pas le dernier à descendre et à témoigner par de joyeux aboiements sa reconnaissance. Comme on s'appretait à partir, une petite fille de huit à dix ans dit au curé: Mais monsieur le curé, où est mon père, je ne vois pas mon père? Jetant un regard dans la pièce abandonnée, le prêtre vit une personne immobile dans la fenêtre.

Descendez donc, dit le prêtre, vous voyez bien qu'une minute de retard peut nous perdre tous.

Ah! dit une voix d'un ton ironique, c'est donc vous, monsieur le curé; je vous remercie de vos services, je ne veux pas vous devoir le

salut.

Voyant son obstination, le prêtre d'un bond s'élança dans la chambre et d'un ton d'autorité commanda à la barque de s'éloigner. Pour moi, dit-il, je reste ici, mon devoir est d'assister cet homme à ses derniers moments.

— Monsieur le curé, sortez d'ici, encore une fois je ne veux pas devoir la vie à mon ennemi; la barque vous attend, sauvez-vous avec ceux qui vous aiment...

— Je veux mourir avec vous...

— Monsieur le curé...

— Père, venez, la chaloupe n'est pas partie, ne sentez-vous pas notre maison qui tremble sous vos pieds.

— Monsieur le curé, sortez, vous dis-je, sortez...

Mais le noble prêtre se tournant vers la barque: Partez enfants, il est de mon devoir d'assister votre père dans ses derniers moments, puis se tournant vers son ennemi: Il sera dit que tu as tué ton curé, le prêtre qui voulait te sauver. Après avoir essayé de te sauver la vie, laisse moi t'aider à sauver ton âme. A genoux donc et demande au Dieu de miséricorde le pardon de tes fautes, car ta maison va bientôt disparaître dans les flots.

— Il faut que tu sois plus stupide que ton chien, dit un des rameurs, avec larmes; Exposeras-tu ton pasteur à la mort, dit un autre, viens donc! Mais l'amour avait triomphé et le prêtre sentit une larme tomber sur sa main. Ils se dirigèrent vers la barque qui ne s'était pas éloignée. Il fallait alors effectuer le retour; mais quels obstacles ne fallait-il pas surmonter? Ce frère bateau surchargé ne semblerait-il pas à la première difficulté. La petite chaloupe avançait lentement, mais avec une grande prudence; le moindre accident pouvait devenir fatal à tous. Tout à coup un craquement sinistre suivi d'un bruit sourd se fit entendre, et la chaumière s'abîma dans les hurlements de la tempête.

Une secousse brusque et pleine d'épouvante fit frémir tout le petit équipage et menaça de faire chavirer l'embarcation. Ce fut alors que les deux hommes s'embrassèrent dans une longue et amoureuse étreinte. Le vent qui s'était un peu calmé, redoubla de violence et ce petit bateau qui avait de l'eau jusqu'à son bord menaça de s'engloutir. A genoux mes enfants, dit le prêtre, et récitez votre chapelet. Autant que le permettait la prudence le curé lui-même se mit à genoux et s'écria d'une voix forte, mais que l'émotion rendait vibrante: O Sainte Vierge, guide des marins, ne vous abandonnez pas; soyez notre étoile au milieu de ces dangers, sauvez cette famille en pleurs qui vous invoque. Rendez ces hommes dévoués, à leurs femmes, à leurs enfants; songez que leur salut est entre vos mains, ne différez pas de nous secourir!!

A peine avait-il fini cette prière que les rameurs apperçurent les feux allumés sur le rivage pour leur servir de phares. La lumière de la lanterne avait été aperçue par la foule, car des acclamations enthousiastes de plusieurs centaines de poitrines arrivèrent jusqu'à eux. Comme il fallait faire de longs détours pour éviter les endroits dangereux, des massifs d'arbres dérobaient la chaloupe à la multitude, toujours assemblée sur le rivage, et alors un grand silence se faisait, comme si l'on eût voulu saisir le dernier cri des naufragés. Enfin on put se parler de la barque à la rive. Comme les rameurs à bout de forces laissaient tomber les avirons la barque échoua sur le sable. " Descendez mes enfants, dit le prêtre, je suis monté le premier, il est juste que je descende le dernier. La joie déborde des cœurs, les larmes sont dans la voix de tous, et on embrasse avec effusion ceux qui avaient donné de si belles preuves de dévouement. Mais c'était autour du pasteur que s'était formé le groupe le plus bruyant, on le presse de question, on le félicite; mais ce bon père pour échapper à ces personnes enthousiasmées de son désintéressement, les invite à chanter un *Magnificat*.

Maintenant si vous passez dans le petit village de X*** vous y verrez aux beaux jours d'été et du printemps, sur un banc rustique, deux vieillards octogénaires que l'amour a réunis. A la promenade, à la campagne vous les verrez toujours ensemble. Et si vous demandez à un villageois pourquoi ces deux hommes sont inséparables, il vous répondra :

" Ils étaient ennemis ".

PIERRE HECTOR LAVALLÉE.

Versification.

Collège Joliette, mai 1888.

TOURNOI EPIQUE !

LA PHILOSOPHIE VS. LES CLASSIQUES

Depuis le samedi soir déjà, l'animation se liait sur toute les figures; l'excitation la plus intense régnait dans les groupes; et ce n'était pas sans un certain air de mystère qu'on se regardait du coin de l'œil, — surtout au réfectoire — où les philosophes se concertant entre eux, lançaient *inter pocula*, des œillades rien moins que fraternelles, aux futures gloires de notre éloquence nationale, — je veux parler de leurs voisins, les rhétoriciens,

En effet, il y avait quelque chose qui flottait dans l'air, et les élèves toujours fort intrigués en de pareilles circonstances, devaient avoir l'explication de toutes ces allées et venues, et de toutes ces mystérieuses conversations dans l'affichage d'un immense placard, qui annonçait à tous grands et petits, et publiait aux quatre vents du ciel, que le dimanche à une heure a. p., les vaillants chevaliers de la philosophie — c'est là le terme même de la proclamation — défiaient en champs-clos, tous les autres élèves pensionnaires de la première division, au noble jeu du *base-ball*, qui soit dit en passant, est un des sports les plus aimés et les plus populaires de notre pays.

C'était bien audacieux aux disciples de S. Thomas et de Platon, devenir provoquer dans une joute où la pratique fait encore plus que l'habileté et l'expérience réunies, tant de vaillants athlètes, tant de glorieux lutteurs si souvent applaudis dans le passé, et que la première division du collège Sainte-Marie, est heureuse et fière de compter parmi ses membres.

Oui, c'était bien téméraire à eux, mais aux grands courages il n'est rien d'impossible ! — Et les philosophes qui n'en sont pas certes à leurs premières armes, devaient en donner la preuve une fois de plus, en donnant tête baissée, et au pas de charge, au milieu de la mêlée, pour y tenir haut et ferme un drapeau aux couleurs bénies; un drapeau dont les plus glorieux avaient abrité sous leur ombre plus de 20 générations de philosophes qui nous avaient laissé un grand nom à défendre, et légué pour héritage des traditions d'honneur, de triomphe, et de dévouement chevaleresque; un drapeau enfin que porte si vaillamment dans l'ordre intellectuel et moral, le Révd Père Rulhmann, le sympathique et éminent professeur de philosophie.

Pour mettre fin à tout ce lyrisme, disons de suite que loin d'être dégénérés, les philosophes dans la lutte mémorable de dimanche, se sont affirmés comme les glorieux successeurs de leurs aînés:

Mais n'anticipons pas sur les faits. — Donc dimanche, grand émoi parmi les élèves ! — Le provocant défi avait fait sensation — et les causeries des élèves — voire même des Pères allaient leur train, qui accueillant par un haussement d'épaules significatif, qui par un sourire moqueur, qui par un sentiment mêlé d'anxiété et d'espérance, la nouvelle annoncée à son de trompe, de la lutte projetée.

Enfin une heure sonne au grand cadran du collège, et les élèves de seconde division, à la gracieuse invitation de M. Jér. Descaries le président, viennent occuper les places qui sont réservées aux étrangers pour les grandes circonstances.

Soudain toutes les conversations cessent, et nos jeunes sports font leur apparition dans la

cour, aux applaudissements des élèves dont l'excitation est à son comble.

Puis les applaudissements redoublent à l'arrivée des Pères, qui viennent rehausser de leur présence ce tournoi classico-philosophique. — Citons quelques noms au hasard. Parmi les spectateurs, on remarquait les RR. PP. Kenny, Jones, Kullman, Renaud, Lalonde, Lachapelle, Lami, Melançon, Cadot, Prince, Ferron, qui tous étaient venus témoigner de l'intérêt qu'ils portaient à l'association athlétique du conseil des jeux, dont cette partie était la brillante inauguration.

Un temps splendide nous favorise. Pas un nuage au ciel, un soleil ardent, de l'entraîn chez les joueurs, et de la gaieté plein les cœurs, voilà quelles étaient les dispositions de tous au début de la partie.

On agite l'urne pour savoir quel parti frappera le premier : le nom de la philosophie est tiré, et fidèle à la consigne donnée, les classiques s'en vont au champ à leurs postes respectifs.

Profitons du temps où ils essaient leur force en se renvoyant la balle de l'un à l'autre, — ce qui constitue les préliminaires de toute partie, pour nommer par ordre les noms de ces jeunes, mais déjà habiles joueurs :

PHILOSOPHES :

M. Martineau
O. N. Matte
Victor Martineau
Jos. de Boucherville
Armand Hudon
Arthur Plante
Michel Lamarre
Welley Baker
Téléphore Parizeau

Juge : M. Albert Dubeau.

CLASSIQUES :

Jér. Descaries
Jos. Descaries
Jos. Pelletier
P. Sheridan
Edw. O'gara
R. Duguay
E. Pelletier
P. Trudel
E. Mesner

Inutile de faire ici la description d'un champ, où les joueurs occupent leurs diverses positions ! Echelonnés de distance en distance, ils ne sont que les rayons d'un immense hémicycle de radiation dont le "home bare" est le centre, et les bacs (buts) les différents jalons.

Avant de continuer, j'avertis le lecteur que je laisse à MM. Buies, Sulte, et autres puristes le mérite de trouver des mots propres qui correspondent aux termes techniques dont on se sert dans ces parties.

Mais voici que peu à peu toutes les conversations cessent ; les rumeurs s'affaiblissent insensiblement, et les yeux en même temps que l'attention de tous se trouvent concentrés sur la balle qui passe alternativement des mains de l'envoyeur aux mains du "ketcher."

Poussée par le bras vigoureux de M. Jos. Descaries, la balle passe près du frappeur avec une rapidité vertigineuse et c'est à peine si

dans cette première phase de la lutte, M. Matte peut parvenir à fournir la course circulaire exigée.

Dés applaudissements et des braves répétés accueillent ce premier résultat, et prouvent à nos adversaires que les sympathies sinon de tous, du moins des petits les accompagnent.

Maintenant c'est au tour des philosophes à déployer leur habileté. Tous sont pleins d'ardeur, et dans la première escarmouche deux vaillants lutteurs mordent la poussière. Malheureusement ici un malheur devait nous arriver. Trois adversaires étaient sur les buts : frappée au loin dans les champs, la balle fut maladroitement renvoyée au "Home-bare", et pour comble de malheur, se précipitant dans une porte malencontreusement ouverte, elle alla se perdre dans la salle de récréation, aux cris de joie répétés des classiques, qui acclamaient avec frénésie les triomphes successifs et quasi providentiels de trois des leurs.

Après ce coup inopiné pour nous, et inespéré pour eux, MM. Trudel et Pelletier furent mis hors de combat, et la lutte recommença plus vive que jamais.

Vouloir ici énumérer tous les coups brillants et les passes habiles qui eurent lieu, ce serait me condamner à nommer un par un depuis le premier jusqu'au dernier, car tous ont noblement fait leur devoir.

Je ne puis cependant m'empêcher de citer MM. Descaries et Martineau, qui ont soulevé les applaudissements à plusieurs reprises, surtout le premier qui frappé en pleine poitrine et renversé par terre, continua à agiter la balle victorieusement dans ses mains, en criant avec un sang-froid admirable : " Jugement " !

Le jugement, disons-le entre parenthèse, ne se fit pas longtemps attendre, et une ovation d'un enthousiasme facile à expliquer accueillit notre héros.

Et M. Méd. Martineau, donc, quel rude joueur ! Les muscles violemment tendus, la poitrine haletante, l'œil en feu, il est là debout, immobile, épiant la moindre faute des ennemis, et dirigeant partout le mouvement.

Déjà les philosophes reprennent le dessus, lorsque M. Victor Martineau frappe la balle à son tour... la pelotte décrit une immense courbe au-dessus des arbres, et M. Martineau parcourt triomphalement les buts alignés, aux vivats répétés des petits dont les sympathies cette fois nous sont hautement manifestées.

Mais le temps est expiré, et la lutte doit cesser au grand déplaisir des spectateurs dont l'intérêt était excité au plus haut degré. On se presse autour du juge pour en savoir le résultat. C'est bien là la physionomie d'un véritable juge ! Figure calme, impassible, où l'œil de l'observateur le plus exercé ne peut découvrir aucune trace d'émotion. Mais son éloge pas

plus que son portrait n'est à refaire ici, car son dévouement pour les jeux qui ne s'est jamais démenti, et les jugements si hautement impartiaux et si justement appréciés qu'il a rendus dans les concours de 1886-87, en sont des preuves éloquantes qui disent plus que bien des paroles.

Six à six, crie la voix du juge au milieu du silence général : il y a parité. C'était bien le cas de dire ici plus que jamais que la victoire était indécise.

Trois hourras par les invités ! trois hourras par les joueurs ! trois hourras par le juge, crie de toute la force de ses poumons, M. Jérémie Descaries, et aussitôt une clameur immense et triomphale s'élève dans les airs, et va réveiller sur tous les sentiers les échos endormis de la montagne. Ainsi prit fin ce célèbre et pacifique tournoi, commencé et terminé sous de si heureux auspices.

Avant de terminer ce compte-rendu si imparfait, qu'il me soit permis de remercier ici publiquement, au nom de mes condisciples de philosophie dont je me fais l'humble interprète, tous les bons Pères qui ne manquent jamais d'encourager du regard et de la voix, ces petites joutes dont les péripéties parfois saisissantes se déroulent dans l'enceinte paisible du pensionnat.

Pour exprimer les sentiments du cœur, il faut toujours avoir recours à une formule banale, vieille comme le monde, et qui, antithèse étrange, devient plus neuve à mesure qu'elle vieillit. Oui, c'est toujours par un merci fortement senti, et chaudement exprimé que se traduisent les sentiments de cœurs aimants, à des cœurs aimés. Merci donc, à tous ceux qui viennent si souvent encourager de leur présence nos joyeux ébats ! Mais merci surtout à notre si désintéressé et si dévoué Directeur, le Révd P. Victor Hudon, dont la vie s'est écoulée il y a bientôt quelque vingt ans, dans cette œuvre si difficile, et qui lui est si chère de l'éducation de la jeunesse.

À lui, à ses frères en religion, comme à tous ces nobles fils de Loyola, je puis bien leur adresser sans crainte de blesser leur modestie, ces paroles d'un de nos grands poètes contemporains :

Venez enfants ! A vous jardins, cours, escaliers.
Ebranlez et planchers, et plafonds, et piliers !
Que le jour s'achève ou renaisse,
Couvrez et bourdonnez comme l'abeille aux champs !
Ma joie et mon bonheur, et mon âme et mes chants
Front où vous irez jeunesse !

Mais, quelque soit le monde, et l'homme et l'avenir,
Soit qu'il faille oublier ou se ressouvenir,
Que Dieu m'afflige ou me console,
Je ne veux habiter la maison des vivants,
Que dans une maison qu'une rumeur d'enfant
Fasse toujours folle et vivante.

NI VU, NI CONNU.

Collège Saint-Marie, 16 mai 1888.

NOTE CRITIQUE

L'OURAGAN, tel est le titre d'une pièce de poésie qui nous a été envoyée il y a déjà quelque temps. Il y a de bons vers dans cette pièce, mais il y en a aussi de mauvais quant à la substance et quant à la forme. Est-il permis de dire en parlant d'un arbrisseau, que *sa corolle voltige avec un craquement* ? Les idées du reste ne sont pas toujours assez liées les unes aux autres.

F. A. B.

OTTAWA

I

UN PEU D'HISTOIRE

Ottawa a pour archevêque actuel, Mgr Duhamel. Mgr J. T. Duhamel naquit à Contrecoeur le 6 novembre 1841. Il a été ordonné prêtre le 19 décembre 1863. Nommé évêque en 1874 il fut préconisé archevêque le 8 juin 1886 et reçut le pallium le 29 juillet du même mois. La religion progresse de plus en plus à Ottawa, grâce au sage gouvernement de Mgr Duhamel. La douceur et la fermeté marchent de front chez lui. C'est l'homme qu'il faut au genre de population de la capitale.

II

PLACES ET ÉDIFICES PUBLICS.

Le parc Dufferin. — Le chemin des amoureux. — Chapelle du collège. — Basilique d'Ottawa.

Le parc Dufferin est le principal rendez-vous de la population, surtout le dimanche, de même que les alentours des édifices publics. Ces endroits offrent de très gracieux points de vue.

Un petit chemin de six à huit pieds de largeur est ouvert sur le penchant de la colline du Parlement, que l'on désigne sous le nom de *chemin des amoureux*. C'est un endroit délicieux, tout-à-fait enchanteur, et bien ombragé. Les personnes qui aiment à lire à tête reposée se rendent là.

* *

*

On compte dans la ville dix-huit églises, dont quatre appartiennent au culte catholique, savoir : Notre-Dame de la Basilique, St-Joseph, Ste-Anne et St-Jean-Baptiste.

Le Collège St-Joseph, qui est la principale maison d'éducation pour les hautes études, vient de terminer les décorations de sa Chapelle intérieure, qui est sans contredit une des plus belles du continent. (1)

La basilique d'Ottawa est l'une des plus belles églises du pays, grâce aux travaux d'embellissement si artistiquement dirigés par l'abbé Bouillon, attaché à l'archevêché d'Ottawa. Cette cathédrale a été élevée au rang de *basilique mineure*, il y a quelques années, par le Souverain Pontife, avec tous les titres, privilèges et honneurs des plus insignes églises hors de Rome.

Comme informations plus générales nous croyons devoir reproduire ici ce que nous avons publié à son égard dans l'*Album des Familles* du 1er février 1880, alors même que tous les travaux d'embellissement n'étaient pas encore accomplis.

* *
*

La basilique d'Ottawa est gothique, style du 17^e siècle. — L'aspect général intérieur de l'église présente un beau coup-d'œil. Bien que les dimensions de l'église ne soient pas celles des grandes cathédrales d'Europe, les proportions cependant sont tellement bien observées qu'elle a un cachet de grandeur et de beauté que l'on trouve rarement en Canada — La grande nef est très belle. Ce qui en fait le mérite principal c'est qu'elle est couronnée d'un étage attique d'où vingt-cinq fenêtres font rayonner dans tout le vaisseau de l'édifice la lumière avec abondance. Bien que tous les chassis soient garnis de vitraux peints, il y règne cependant une lumière douce qui ajoute aux proportions de l'édifice.

Les vingt-quatre faisceaux de colonnes qui soutiennent la grande voûte, sont en imitation de marbre antique, surmontés de chapiteaux en fonte dorée; la base est en imitation de granit d'Ecosse.

À la hauteur des arceaux des nouvelles galeries règne une suite de chapiteaux qui forment un symbolisme: l'un, la *Foi*, l'*Espérance* et la *Charité*; l'autre, la *Religion*, le *Sacerdoce*, la *Nationalité*; d'autres, ornés de plantes primitives, symbolisent les vertus cardinales, etc., etc. Cette série de chapiteaux supporte le front de la galerie, qui est d'une grande richesse. Le plafond des galeries est voûté et une riche boiserie couvre la muraille, sur toute sa hauteur, dans cette partie de l'édifice. Bien qu'une galerie d'épave toujours une église, on peut dire cependant que celle de la basilique d'Ottawa a été construite avec tant d'art

(1) Nous aurons l'occasion de donner plus tard une description de cette chapelle.
F. A. B.

qu'elle est, par son élégance, un véritable ornement (2).

Les vingt-quatre vitraux de la Basilique sont en grisaille, ornés de riches bordures et de médaillons dont chaque emblème exprime un des versets des "Litanies de la Sainte-Vierge".

Parmi les vitraux, celui de l'orgue attire surtout l'attention par sa grandeur et sa richesse (3). Il a 35 pieds de haut sur 20 de large. Il se compose de six meneaux sur-élevés et d'un entête, d'un style brillant; dans chaque meneau il y a un Saint, de grandeur naturelle, supporté par un riche piédestal et ombragé par un élégant canope gothique. À droite on voit *Saint Patrice* et *Saint Pierre*; au centre *Notre-Dame* et *Saint Joseph*; à gauche, *Saint Thomas* et *Saint Jean-Baptiste*; dans l'entête, les *Sacré-Cœurs de Jésus* et de *Marie*, et au sommet une colombe.

L'effet de ce vitrail est magnifique, lorsque le soleil du midi donne avec ses mille couleurs et remplit de ses feux la nef du sanctuaire.

Il faut encore mentionner, parmi les travaux dignes de remarque, le *tombeau de Saint Emile* et l'autel du *Sacré-Cœur*. Les plans ont été copiés du fameux tombeau de Jean II et de Don Alphonse, en Espagne. Comme autel, c'est un travail qui n'a pas son égal. L'autel a deux bas-reliefs dus au ciseau de Hébert, de Montréal: l'un représente la *Cène*, et l'autre la *Pâque des Juifs*.

Le grand Autel a trente-cinq pieds d'élévation, et il est isolé du retable, de telle sorte que l'on circule tout autour avec facilité. Il se compose seulement du tombeau orné du bas-relief, d'un seul gradin et du tabernacle; on y voit un groupe d'anges en adoration.

Le rétable de l'autel est composé de cinq niches: dans celle du centre on voit le *Fils de Dieu* assis sur son trône, lequel se compose des quatre animaux apocalyptiques, le tout supporté par les anges; au pied du trône, *Agneau* victorieux; et dessus le trône une plaine roulante des hosties qui se dirigent vers le tabernacle. Dans la niche de droite, la *Mère de Dieu* dans la majesté de la supplique; à gauche,

(2) Les peintures ont été exécutées par MM. Ths. Keough, R. Hurtubise et E. Palissor.

Les sculptures ont été exécutées par MM. Philippe Pariseau, Flavien Bochon et son fils, aidés de MM. Borronéo Archambault et André Charlebois, menuisiers.

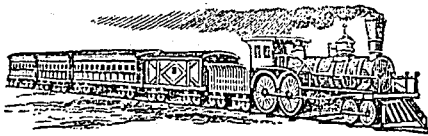
(3) Les vitraux de la nef et de l'orgue ont été exécutés par M. Henri Harwood, qui a su faire une œuvre d'art digne de sa réputation comme artiste.

Les vitraux peints ont été donnés par MML E. Langevin, (sous-secrétaire d'Etat), John Honey, James Warnock, Ed. Devlin, Ths. Coffey, Laurant Duhamel, Benjamin Sulte, J. C. Taché (député-ministre d'Agriculture), James Kelly, Ls Duhamel, E. Lavergne, L. Whelan, A. D. Richard, J. L. Richard, Michael Starrs, G. O'Keefe et Chs Goulden. Un des panneaux du grand chassis de l'orgue a été préparé aux frais et offert par la Société Saint-Joseph d'Ottawa.

Saint-Joseph, contemplant son fils adoptif ; du côté de l'Épître, dans une niche aussi, on voit *Saint-Mathieu*, commençant à écrire l'évangile ; au-dessus, *Saint-Luc* ; du côté de l'Évangile, *Saint-Marc*, et *Saint-Jean l'Évangéliste*, écrivant : *In principio erat verbum*. Au-dessus des niches, qui sont disposées de façon à former une gradation avec le centre, on voit les neufs *Chœurs des Anges*, chacun dans l'attitude que lui donnent les Saintes-Écritures, et le tout est couronné de dais variés pour chaque groupe d'anges.

En entrant, à gauche et à droite, on est frappé du travail qui orne les deux tours. Il n'y a aucune église dans le pays qui possède d'aussi beaux porches (1).

STANILAS DRAPEAU.



INTERCOLONIAL RAILWAY

1888 - SUMMER ARRANGEMENT - 1888

On and after Monday, June 4th, 1888, the trains of this railway will run daily (Sunday excepted) as follows :

TRAINS WILL LEAVE LEVIS

For Halifax and St John.....	8.15
For Rivière du Loup and Ste-Flavie.....	14.30
For Rivière du Loup.....	17.05

TRAINS WILL ARRIVE AT LEVIS

From Rivière du Loup	5.18
From Rivière du Loup and Ste-Flavie.....	13.45
From Halifax and St John...	19.30

The sleeping car leaving Pointe Levis on Tuesday, Thursday and Saturday runs through to Halifax, and the one leaving on Monday, Wednesday and Friday to St John.

All trains are run by Eastern Standard Time

Tickets may be obtained and also informations about the route and about freight and passenger rates from

T. LAVERDIÈRE,
49 Dalhousie St, Quebec.
D. POTTINGER,
Chief Superintendent.

Railway office.
Moncton, N. B., May 30 1888.

(1) Ce travail gothique si bien exécuté, en bois d'érable piqué, de frêne, de noyer noir, est dû à l'habileté de M. David Chantal, qui a mis un an à faire ce beau travail.

LE DÉTROT ET LA BAIE D'HUDSON

(Pour l'Étudiant.)

Combien disent à qui veut les entendre : " J'aime beaucoup mon pays, mon cher Canada ". Le politicien se sert de ces mots à effet magiques pour exciter l'opinion en sa faveur ; dans le même sillon arrosé de ses sueurs, le paysan fait germer l'amour du sol et la moisson qui le nourrit ; la jeunesse, dans nos différentes maisons d'éducation, se développe et grandit dans une atmosphère saturée du patriotisme le plus pur.

Et pourtant, malgré ces protestations générales, combien peu savent concilier la connaissance de leur pays, avec l'amour de leur pays. Peut-on aimer son pays sans le connaître ? La bonne éducation peut bien développer jusqu'à certain degré, ce sentiment naturel qui existe dans le cœur de tout homme et que l'on appelle *l'amour de la patrie*. Elle peut exciter au besoin, un généreux enthousiasme, un élan passionné qui ne se raisonne pas, mais qui existe et qui porte les braves à mourir pour la défense du sol natal.

Mais il faut de plus, qu'à ce sentiment inné et qui est aussi vivace chez l'habitant des glaces du Pôle Nord que chez celui des climats où fleurit l'orange, s'ajoute la connaissance aussi parfaite que possible de l'histoire, de la géographie, de la géologie et des différentes ressources naturelles de son pays. C'est de la combinaison de ces deux éléments que résulte l'amour patriotique dans son acception la plus étendue, et dans sa plus grande utilité pour le développement d'un pays, le progrès des arts, du commerce et de l'industrie.

L'opuscule intitulé *le détroit et la baie d'Hudson*, publiée tout récemment par le Révd F. A. Baillairgé, est certainement très utile à tous ceux qui désirent acquérir de nouvelles connaissances sur cette région immense et les pêcheries voisines.

Malgré les efforts faits par le gouvernement fédéral pour explorer ses forêts, ses lacs et ses rivières, les richesses naturelles de ce vaste territoire sont encore inconnues à un grand nombre de canadiens.

L'intéressant travail dont nous venons de parler jettera certainement un trait de lumière sur ces contrées toutes pleines d'avenir. En livrant ainsi à la publicité ces rapports d'une exacte précision, l'auteur a le double mérite d'ouvrir un horizon pour ainsi dire nouveau à un grand nombre de lecteurs et d'être utile à son pays dans une large mesure.

DARGIS.

X***

VOYAGE DE GULLIVER

- A -

LILLIPUT

CHAPITRE II

Cet inventaire était conçu dans les termes suivants :

Premièrement : dans la poche droite du juste-au-corps du grand homme Montagne (c'est ainsi que je rends ces mots :) Quimbus Flestrin, après une visite exacte nous n'avons trouvé qu'un morceau de toile grossière, assez grand pour servir de tapis de pied dans la principale chambre de parade de votre majesté. Dans la poche gauche, nous avons trouvé un grand coffre d'argent avec un couvercle de même métal que nous, commissaires n'avons pu lever. Nous avons prié le dit homme Montagne de l'ouvrir : et l'un de nous étant entré dedans, a eu de la poussière jusqu'aux genoux dont il a éternué pendant deux heures et l'autre pendant sept minutes. Dans la poche droite de sa veste, nous avons trouvé un paquet prodigieux de substances blanches et minces pliées l'une sur l'autre, environ de la grosseur de trois hommes attachées d'un câble bien fort et marquées de grandes figures noires lesquelles il nous a semblé être des écritures. Dans la poche gauche, il y avait une machine plate armée de grandes dents très longues qui ressemblent aux palissades qui sont devant la cour de votre majesté. Dans la grande poche du côté droit de la culotte nous avons vu un grand pilier de fer croix attaché à une grosse pièce de bois plus large que le pilier et d'un côté du pilier il y avait d'autres pièces de fer en relief, serrant un cailloux coupé en talus : nous n'avons su ce que c'était ; et dans la poche gauche il y avait encore une machine de la même espèce. Dans la plus petite poche du côté droit, il y avait plusieurs pièces blanches qui nous ont paru être d'argent, étaient si larges si pesantes que mon confrère et moi nous avons eu de la peine à les lever. Item, deux sabres de poche dont la lame s'emboîtait dans une rainure du manche et qui avait

le fil fort tranchant ; ils étaient placés dans une grande boîte ou étui. Hors du gousset droit pendait une grande chaîne d'argent, avec une machine très merveilleuse au bout. Nous lui avons commandé de tirer hors du gousset tout ce qui tenait à cette chaîne : cela paraissait être un globe dont la moitié était d'argent, et l'autre était d'un métal transparent. Sur le côté transparent, nous avons vu certaines figures étranges tracées dans un cercle. Nous avons cru que nous pourrions les toucher : mais nos doigts ont été arrêtés par une substance lumineuse. Nous avons appliqué cette machine à nos oreilles : elle faisait un bruit continu, à peu près comme celui d'un moulin à eau et nous avons conjecturé que c'est ou quelque animal inconnu ou la Divinité qu'il adorait : mais nous penchons plus du côté de la dernière opinion, parce qu'il nous a assuré qu'il faisait rarement aucune chose sans l'avoir consultée. Il l'appelait son oracle, et disait qu'elle désignait le temps pour chaque action de sa vie. Du gousset gauche il tira un filet presque assez large pour servir à un pêcheur mais qui s'ouvrait et se fermait : nous avons trouvé au dedans plusieurs pièces massives d'un métal jaune ; si c'est du véritable or il faut qu'elles soient d'une valeur inestimable !

Ainsi, ayant par obéissance aux ordres de votre majesté fouillé exactement toutes ses poches, nous avons observé une ceinture autour de son corps faite de la peau de quelque animal prodigieux à laquelle, du côté gauche pendait une épée, de la longueur de six hommes et du côté droit une bourse ou poche partagée en deux cellules chacune étant capable de contenir trois sujets de votre majesté. Dans une de ces cellules, il y avait plusieurs globes ou balles d'un métal très pesant, environ de la grosseur de notre tête et qui exigeait une main très forte pour les lever ; l'autre cellule contenait un amas de certaines graines noires mais peu grosses et assez légères car nous en pouvions tenir plus de cinquante dans la paume de nos mains.

Tel est l'inventaire exact de tout ce que nous avons trouvé sur le corps de l'homme Montagne qui nous a reçus avec beaucoup d'honnêteté et avec des égards conformes à la commission de votre majesté. Signé et scellé le quatrième jour de la lune quatre-vingt-neuvième du règne très heureux de votre majesté.

FLESEN FRELOCK, MARS FRELOCK

Corrigez la pagination depuis page 115.

N'oublions point que l'*Étudiant* ne paraît pas en juillet et août.